

DISSERTATIONS

LE SAVOIR PEUT-IL SE TRANSMETTRE ?

INTRODUCTION

Enseigner quelqu'un consiste à lui transmettre un savoir. La possibilité de transmettre le savoir apparaît ainsi comme la condition de possibilité de l'enseignement et l'école comme le lieu où des maîtres transmettent des connaissances à des élèves qui les acquièrent. Cependant tous les élèves ne parviennent pas à apprendre, tandis que des légataires n'ont ordinairement aucun mal à recueillir l'héritage qui leur est transmis : cela laisse déjà supposer que le savoir n'est pas comme un objet qui pourrait passer des mains de l'un à celles de l'autre. En outre, si apprendre consistait simplement à recevoir un savoir constitué, on ne pourrait jamais rien apprendre de nouveau. Or le progrès de la science est là pour témoigner de l'apparition de savoirs nouveaux, lesquels ne sont donc pas purement et simplement transmis. La question est donc de savoir comment la transmission du savoir, qui est la condition de possibilité de l'enseignement, est compatible avec la constitution du savoir, qui est la condition de possibilité de la science.

1. SAVOIR ET ENSEIGNEMENT

A. CE QUI NE PEUT PAS SE TRANSMETTRE N'EST PAS SAVOIR

« Il n'y a que la connaissance qui s'enseigne à l'homme¹ », dit Socrate lorsque, dans le *Ménon*, il se résout à examiner « par hypothèses » la question initiale de Ménon : si la vertu est une science, elle peut s'enseigner, dans le cas contraire, non. Puis, ayant établi que la vertu était une science, il soumet cette proposition à une « épreuve par les conséquences » : si la vertu est une science, elle doit, comme toutes les autres sciences, être enseignée effectivement, c'est-à-dire avoir ses maîtres et ses disciples. Est-ce le cas ? Les exemples de Thémistocle, d'Aristide, de Périclès et de Thucydide qui ont réussi à faire apprendre à leurs fils l'équitation, la lutte ou la musique, mais qui ont échoué à leur transmettre leurs propres vertus, montrent que non : nul doute que si la vertu eût été un savoir, ils eussent trouvé le moyen de la leur enseigner à l'égal des autres savoirs et savoirs-faire. Il semble ici que la vertu ne puisse se transmettre parce qu'elle est essentiellement personnelle, liée à la volonté et au caractère de l'homme vertueux, à son « charisme », non détachable de lui comme le sont les savoirs : « l'absence d'un tel savoir est aussi la raison pour laquelle ils ne sont pas capables de rendre d'autres hommes pareils à eux-mêmes. En effet, ce qu'ils sont, ils ne le doivent pas à une connaissance² ». De même, lorsqu'à la fin du dialogue Socrate suggère que la vertu est présente chez certains « comme une faveur divine³ », cela signifie qu'elle est un privilège réservé à quelques-uns et qu'elle est donc dépourvue de l'universalité qui est, avec l'objectivité, le critère du véritable savoir.

1. Platon, *Ménon*, 87 c.

2. *Ibid.*, 99 b.

3. *Ibid.*, 99 e.

B. CE QUI N'EST PAS SAVOIR
NE PEUT PAS SE TRANSMETTRE

Critères du véritable savoir, l'objectivité et l'universalité sont en même temps les conditions de possibilité de sa transmission : « la marque distinctive du savant, c'est la capacité d'enseigner¹ », dit Aristote. Enseigner, c'est transmettre un savoir et ce qui n'est pas un savoir ne peut pas se transmettre. Qu'est-ce en effet que transmettre ? C'est remettre quelque chose à autrui, conformément à l'image du témoin que les coureurs de relais se passent mutuellement, donc s'en défaire. On ne peut ainsi transmettre à un autre que ce qui est séparable de soi. Cette séparabilité est précisément la marque du véritable savoir. Qu'est-ce en effet que savoir ? C'est avoir présent à l'esprit un objet de pensée dont on saisit la nature ou l'essence, que l'on appréhende donc tel qu'il est en lui-même, c'est-à-dire dans son être objectif. Le savoir véritable est une connaissance objective, autrement dit une connaissance qui porte sur l'objet en lui-même, indépendamment du sujet qui le connaît. C'est là ce qui distingue le savoir ou la science de la sensation, simple connaissance subjective, et c'est pourquoi Socrate déclare peu « banale » la définition que Théétète lui donne de la science : « science n'est pas autre chose que sensation² ». Elle revient en effet à identifier connaissance objective et connaissance subjective, c'est-à-dire un savoir séparable du sujet et un savoir qui, ne l'étant pas, ne vaut que pour le sujet et ne peut être partagé avec autrui. Il y a sans doute une certitude irrécusable attachée à la sensation : je sais bien que j'ai froid, mais je ne puis transmettre ma sensation de froid à celui qui, en face de moi, ne frissonne pas. Je puis en revanche lui faire savoir qu'il règne actuellement une température de quatre degrés centigrades : parce que ce savoir est objectif, c'est-

1. Aristote, *Métaphysique*, A, 1, 981 b 8.

2. Platon, *Théétète*, 151 e.

DISSERTATIONS

à-dire indépendant ou séparable de tous les sujets, il est universel, c'est-à-dire valable pour tous et susceptible d'être reçu par tous.

C. SENSATION ET ENSEIGNEMENT

Inversement une connaissance réduite à la sensation, subjective et singulière, serait incommunicable : chacun peut savoir la douceur du miel sur sa langue, mais non point la transmettre à autrui par l'intermédiaire du mot *douceur*, disaient les Cyrénaïques. Un tel savoir n'aurait du reste aucune prétention légitime à être enseigné, chacun en étant aussi riche qu'un autre sans que personne puisse le détacher de soi-même pour le remettre à autrui. Tel est le sens de la critique que Socrate adresse à Protagoras : si l'homme est la mesure de toutes choses, « si à chacun est vraie l'opinion où se traduit sa sensation [...] en quoi donc, cher ami, Protagoras serait-il sage au point de mériter d'enseigner les autres au taux d'énormes honoraires, tandis que nous, plus dépourvus de savoir, aurions à fréquenter ses leçons à lui, bien que chacun de nous fût mesure à soi-même de sa propre sagesse¹ ? »

2. SAVOIR ET OPINION

A. SAVOIR VRAI ET VRAI SAVOIR

Ne peut donc se transmettre que ce qui peut prétendre à la vérité et réaliser cette prétention par son objectivité. Est vrai ce qui est objectif. Dire « à chacun sa vérité », c'est abolir la différence entre le vrai et le faux, donc abolir l'idée même de vérité. Pour qu'une proposition soit vraie, il faut qu'elle dise les choses comme elles sont, objectivement, c'est-à-dire indépendamment de la façon dont elles apparaissent au sujet, de telle sorte qu'elle peut alors

1. Platon, *Théétète*, 161 d-e.

valoir pour tous les sujets. Cependant suffit-il qu'une représentation soit telle pour qu'on puisse la qualifier de savoir ? Que la route qui mène à Larissa soit la route de gauche et non celle de droite, voilà qui est vrai : ce n'est pas vrai pour l'un et faux pour l'autre, mais objectivement vrai, donc vrai pour tous (universellement vrai). Toutefois cette vérité objective peut m'être transmise aussi bien par celui qui la connaît, pour être souvent allé à Larissa, que par celui qui l'ignore, mais l'a justement conjecturée. Que j'aie été renseigné par le premier ou par le second, c'est la même vérité qui m'a été communiquée, mais cette vérité ne se confond pas avec un savoir puisque dans le second cas mon informateur n'a pu me transmettre ce que lui-même ne possédait pas. Il m'a seulement transmis une opinion droite, laquelle, comme le montre Platon, est suffisante pour l'action. Mais pour avoir un véritable savoir sur la route qui mène à Larissa, il faudra que j'effectue moi-même la démarche effectuée par le premier informateur, celui qui sait, car la démarche constitutive du savoir ne peut être transmise : chacun doit la faire ou la refaire pour son propre compte. Sans cette démarche, je saurai *que*, je ne saurai pas *pourquoi* : j'aurai une opinion droite, mais non point un savoir.

Cela signifie qu'une vérité révélée n'est pas une connaissance possédée : on ne possède pas ce qui a simplement été donné. Pourquoi ? Parce que savoir véritablement, comme le montre Aristote, c'est savoir la cause¹, autrement dit c'est être capable de démontrer ou de fonder. On peut donc bien me transmettre une opinion vraie, mais non pas la capacité de la fonder en sa vérité : cette capacité, je ne peux la tirer que de moi-même.

1. Aristote, *Métaphysique*, A, 1, 981 a 25-30.

DISSERTATIONS

B. ENSEIGNEMENT ET IRONIE

Voilà pourquoi le mode d'instruction socratique est purement interrogatif : « Réponds seulement à mes questions¹ », dit Socrate à Alcibiade. Ce à quoi ce dernier se refuse en demandant à Socrate de monologuer : « Ah ! point de questions, je t'en prie, mais parle, toi, tout seul². » Ce qu'Alcibiade attend de Socrate, en l'adjurant de monologuer devant lui, c'est ce qu'on appelle communément, et de façon inadéquate, un cours magistral : qu'on lui apporte la vérité toute faite. Ce que Socrate essaie de lui faire comprendre, c'est qu'il n'y a pas d'autre moyen d'accéder à la connaissance que de penser par soi-même : « N'est-ce pas quand tu déclareras : « il en est bien ainsi » que tu seras le plus pleinement convaincu ? [...] Alors réponds-moi donc ; et si tu n'apprends pas de toi-même que ce qui est juste est avantageux, ne le crois jamais sur la foi d'un autre³. » Penser par soi-même : cela ne signifie évidemment pas que la vérité soit individuelle, mais qu'on ne peut avancer vers le Vrai universel qu'au prix d'un effort personnel.

En effet, si Socrate faisait droit à la requête d'Alcibiade, celui-ci aurait une idée « reçue ». Une idée reçue peut bien être vraie, on l'a vu plus haut, elle ne fait pas pour autant la science de celui qui, l'ayant reçue de l'extérieur sans l'assimiler, sans se l'approprier, sans la faire sienne, ne sera pas capable de la légitimer, c'est-à-dire de la fonder dans sa vérité. Je peux bien répéter un propos sorti de la bouche de quelqu'un dont je reconnais l'autorité (homme de Dieu, homme de loi, homme de science, ou encore Socrate soi-même) et ce propos peut bien être vrai : ne sachant pas pourquoi et en quoi il est vrai, je ne saurai rien, de sorte que, face au premier beau parleur venu, habile homme qui me persuadera du contraire, je n'aurai plus qu'à changer d'opinion, c'est-à-dire à troquer une idée

1. Platon, *Alcibiade majeur*, 114 d.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, 114 e.

reçue contre une autre idée reçue. On ne possède que les idées qu'on forme soi-même.

Or nos pensées sont d'abord et inévitablement des idées reçues. La raison en est clairement donnée par Descartes : « pour ce que nous avons tous été enfants avant que d'être hommes, et qu'il nous a fallu longtemps être gouvernés par nos appétits et nos précepteurs, [...] il est presque impossible que nos jugements soient si purs ni si solides qu'ils auraient été si nous avions eu l'usage entier de notre raison dès le point de notre naissance¹ ». L'enfance est l'âge des préjugés, c'est-à-dire des pensées qui se sont formées en nous avant que s'y soit pleinement développée la faculté de juger, c'est-à-dire de former nous-mêmes de vraies pensées. Ainsi s'ancrent originellement en nous des pensées que nous recevons, sans les critiquer, de nos sens et de la parole des autres. Ce que nous prenons spontanément pour des pensées personnelles sont la plupart du temps des opinions communes qui traduisent notre hétéronomie, des idées qui sont *en nous* sans être *nôtres*, pensées que nous n'avons pas pensées, mais que nous a imposées la violence d'autrui (l'argument d'autorité, la propagande, les divers conditionnements sociaux), ou, plus subtile et secrète, mais non moins redoutable, la violence intérieure de nos désirs, de nos passions, de nos intérêts.

Ce n'est donc pas le savoir qui nous est transmis, mais ce sont des opinions et des préjugés qui, faisant au contraire obstacle au savoir, doivent préalablement être détruits : c'est la tâche que s'assignent et le doute cartésien, et l'ironie socratique.

On comprend par là pourquoi l'instruction ironique de Socrate n'est pas un enseignement au sens classique de ce terme : elle ne consiste pas à transmettre un savoir, mais à détruire un faux savoir ; elle ne consiste pas à donner, mais à enlever. Socrate dépouille l'autre à partir de son propre dépouillement, il le rend ignorant à partir de sa propre ignorance, celle qui s'exprime et se communique

1. Descartes, *Discours de la méthode*, II, § 1.

DISSERTATIONS

dans son questionnement. Il ne transmet pas le savoir, mais le non savoir qui est le sien. Il donne ce qu'il n'a pas. Il donne le « rien », et c'est pourquoi il accomplit sa mission gratuitement, à la différence du sophiste qui, lui, se fait rétribuer. Celui-ci en effet apporte quelque chose : des idées toutes faites comme celles que Protagoras a livrées à Théétète ou Gorgias à Ménon, des opinions qui peuvent être droites et, par là, utiles. Socrate non seulement ne donne rien, mais il prive l'autre de ce qu'il possédait ou croyait posséder, des opinions et des préjugés auxquels il était attaché. De cette manière cependant, il fonde en lui la possibilité de savoir. En détruisant son pseudo-savoir, en lui faisant partager son ignorance, il le rend apte à recevoir ce que lui-même pourra se donner à lui-même et donc s'approprier réellement : « l'appropriation commence par une expropriation¹ ».

C. ENSEIGNEMENT ET MAÏEUTIQUE

L'expropriation est en effet la condition de l'appropriation. En d'autres termes, l'ironie socratique n'est ni gratuite, ni stérile, ni purement destructrice, mais elle reçoit son sens de ce dont elle est la condition, la maïeutique, l'art d'accoucher les esprits de la vérité qui gît au fond d'eux-mêmes, l'art par conséquent de faire en sorte que l'autre pense par lui-même et qu'il devienne lui-même enfin en pensant par lui-même. C'est à ce travail que Socrate invite ses interlocuteurs dans les dialogues : « continue à répondre en disant ce que tu penses² », dit-il au jeune serviteur du *Ménon* auquel il fait découvrir la duplication du carré. Et c'est le sens d'un procédé dont il use itérativement avec eux. Lorsque Ménon, interrogé par Socrate, émet l'idée selon laquelle la justice « est vertu », ce dernier le met à l'épreuve en le plaçant devant une alternative : « la justice est-elle

1. Gildas Richard, *Nature et formes du don*, L'Harmattan, p. 135.

2. Platon, *Ménon*, 83 d.